

Catherine Gier

5 rue d'Oslo - 67000 STRASBOURG - 00 33 (0)3 88 61 34 86 - catherine.gier@wanadoo.fr

Voilà. Je suis assise là, devant cette page lignée depuis trois jours. Physiquement je n'y suis pas, devant la feuille. Tantôt dans mon lit en train d'engloutir des polars, pour m'échapper satisfaire ma part analytique et déductive comprendre le plus vite possible. Tantôt au café devant un thé au lait et une brioche bavardant avec ma meilleure amie ou encore dans les mains de mon esthéticienne qui s'occupe de mon côté droit celui du père de mes lèvres et de ma peau desséchée. Tantôt attablée pour un dimanche de Pâques en famille d'où je m'éclipse pour continuer de m'abîmer dans un autre polar. Et pendant tout ce temps dans un coin de ma tête, assise là en train de me demander par quel bout tirer sur la ficelle pour tenir mon travail du bon côté et l'expliquer dans le bon sens.

Mon travail. Me semble bien de commencer par là. Gros morceau dans ma vie. Surtout la terreur familiale de son absence version « activité laborieuse professionnelle rémunérée », pour commencer. Première activité salariée, 1992 : repiquage de boutures de géranium chez un horticulteur de la Wantzenau, pour financer les courts de dessin après avoir quitté Sciences Po et avant d'entrer en fac d'Arts Plastiques. Pas le droit de s'asseoir sinon gueulante du patron. Par principe. Les employés assis ça l'irritait. Là pour en chier. Et j'en ai chié en silence. Bien élevée, polie, appréciée. L'Alsacienne bossueuse. Partout où je suis passée ils ont voulu me garder. Partout tôt ou tard je me suis échappée. Toujours en douceur, sans éclat, ne voulais pas d'éclat. Partir en gardant l'aura, la respectabilité. Petit orgueil. Partie du Rectorat, partie du Crédit Mutuel, partie de l'Académie de Paris, partie du Parlement Européen, partie des Galeries Lafayette, partie pas tout à fait encore de mon dernier boulot alimentaire. Au seuil d'un bilan de compétences. Depuis 1992, 85 mois d'activité salariée dans ma vie je n'en reviens pas. Depuis 1992, sept années d'études artistiques et un travail. Personnel, intellectuel et créateur : « ensemble des activités exercées pour parvenir à un résultat, œuvre, production. ».

Sept années pleines de travaux alimentaires rémunérés pour sept années de formation plastique et dix années de production personnelle. Douze années pour considérer l'activité artistique comme un métier, une entreprise laborieuse qui s'insère dans le système, « genre d'occupation manuelle ou mécanique qui exige un apprentissage et qui est utile à la société économique ; genre de travail déterminé reconnu ou toléré par la société et dont on peut tirer ses moyens d'existence. »

À force de travailler pour pouvoir produire je produis sur le travail, sur mon travail pour manger qui devient matière première. Et quand je crois trouver un travail alimentaire plus proche de mon travail personnel c'est

d'accueil à l'occasion du festival *Avant les mouches*. Avec *Ligne 21*, dans le bus entre Strasbourg et Kehl, nouvel emploi des *Mélanies* : elles se superposent au travail sur le paysage. Le même fil toujours pour *Passager 498750*. Création d'une situation ou étude d'un contexte préexistant et proposition d'intervention, de dispositif en relation au site, à l'environnement naturel et humain. Passage à l'acte, passage à l'action. Sentiment naissant de complétude. Puis crise. Doute. Envie de la stable légitimité liée à l'exercice d'un « vrai » travail. Question d'estime, difficulté à assumer la fonction « vendeuse » mentionnée sur la fiche de paie. Trouve un emploi de « chargée de communication ». Reconnaissance sociale OK. Donne entière satisfaction. Polie, bien élevée, bien dressée. Efficace, sérieuse. Culpabilisable à volonté, employable à merci. Rattrapée par le salariat, une année plus d'une année à oublier tout mon autre travail. Confort matériel train-train petit-bourgeois. Jolies fringues chères, frigo bien remplies, vacances expresses en voiture de location et au fond le cœur qui saigne. Abus, beaucoup trop d'abus vus, vécus. Crise. Réaction. L'Alsacienne se rebelle, se réveille, renégate. Foin de la morale judéo-chrétienne qui la bouffe jusqu'à la moelle et des scories bien cramponnées d'un système éducatif français tout entier tourné vers la fabrication de salariés modèles, « respectueux », obéissants, malléables. Guerre, bras de fer, mais encore et toujours avec le sourire. Jusqu'au bout.

Octobre 2002. Reprise de plus belle du chantier personnel où il en était de sa jachère. C'est l'heure de toutes les prises de risque. Ne plus faire les choses à moitié ; aller au bout. Envie de m'exposer, d'exploser.

Angle d'approche : affirmation consciente d'une vision anthropologique de l'art. Voilà je n'invente rien. Kaprow, pour l'affirmation, la forme. Beuys, les rapports sociaux, les rapports à la nature : la vie. L'art implique la connaissance de soi et des autres. Alors je me confronte à mon environnement, en solitaire (*Actions contemplatives, 1/2 jeu laborieux, Archivage chantier, Chronologie des activités liées à une pratique artistique en 2003-2004*) et puis en groupe (*Massages de la tête et du cou, Exercices du matin, Hara-kiri kabuki en 2003, Una settimana en 2004*). Mise en place de dispositifs, performances voire happenings (*Juste pour voir... avant de partir, Extract/sharing an, Tenir ensemble en 2003-2004*). Relation implicite à l'esthétique relationnelle. J'endosse successivement les rôles d'hôtesse, de guide, de masseuse, de professeure de gymnastique, de magasinnière aux archives. Mes propositions se présentent comme des simulacres de la vraie vie, transposition dans le champ artistique du système inhérent à l'empathie totalitaire de l'usage des services dans la société capitaliste. Utilisation des outils propres à l'entreprise. Non, l'art



là qu'un peu plus d'une année je me perds. Piège des apparences, intrinsèquement trompeuses ?

Il faut que je m'explique un peu plus. Tout d'abord, mon travail porte sur les rapports de l'Homme à son environnement naturel, au paysage et cette affaire me prend beaucoup de temps : *Les girandoles* en 1994, *Interface, Autoroute A4* et *Buzenval-Père Lachaise* en 1995, *Balboa-Le Tilleul, Journal 1.2.3* en 1997, *Une semaine en décembre* en 1997/98, *Londres-Avril* en 1998, *Ping-Pong, N415 et autour* en 1999. Essentiellement des travaux photographiques, qui empruntent au Land Art, à la mythologie personnelle et surtout à l'art narratif. Un travail en retrait de la palpitation que je retiens d'exploser. Bien élevée, polie, retenue. N'assume pas son désir profond, premier, de brûler les planches exploser changer de peau expérimenter plein de vies. Constante intellectuelle dans le travail artistique, lectures sur l'urbanisme, le paysage, l'aménagement du territoire (un peu, mais trouve ça trop technique), sur la narration, le cinéma, la sémiologie des images, le récit. Mais toujours ça n'explose pas. Changement de vies professionnelles : tour à tour pionne, secrétaire, guichetière de banque, maîtresse d'internat, employée horticole, assistante photographe, pigiste, photographe, vendeuse de casseroles, chargée de communication... A côté le soir les week-ends, l'expérience de la scène enfin : Marie, sainte adultère et pute dans *Woyzeck* de Büchner en 1997, un peu plus tard, en 2002, stage de jeu au TNS *Roberto Zucco* de Koltès, je gueule pour la première fois. Doucement l'explosion s'amorce aussi dans ma pratique : en 2001 apparition des *Mélanies* hôtesse

n'est pas, n'est plus dissociable de l'économie de marché. La crise des intermittents et de l'économie de la culture en atteste. L'image d'Epinal de l'artiste romantique a fait long feu. Non, je ne suis pas fan de Fabrice Hybert et de Van Lieshout mais leurs démarches m'intéressent. Si seulement leurs positions s'affichaient plus clairement. Extérieurement, mon travail tend à prendre les aspects lisses, contrôlés, des services liés au bien-être ou à l'administration publique. Faire ce choix, proposer au spectateur d'entrer dans le dispositif, tend vers un seul but : lui faire ressentir son individualité, sa singularité. Lui donner l'opportunité de réagir dans un système où la consigne annoncée s'exerce sans contrainte coercitive. Libre à lui de la contourner, la détourner, la refuser ; le jeu a ses limites, c'est le spectateur qui les fixe dans le cadre que je lui propose. Si certains de mes derniers travaux figurés prennent la forme de tableaux et de chronologies linéaires et renvoient explicitement à l'art conceptuel, les données qui les fondent, le contenu est lui plus proche de vécu que du concept, de la sueur que du propre, de tous les miasmes que du clinique. Ambiguïté certes, revendiquée au sens de polysémie, d'ambivalence : « caractère de ce qui se présente sous deux aspects cumulatifs, sans qu'il y ait nécessairement opposition ». C'est là, entre le chaud et le froid, dans le chaud-froid que je me trouve.

De gauche à droite : 1,2,4,6 *Archivage chantier* (traces, 2004), 3 *Hara-kiri kabuki* (traces, 2003), 5 *Passager 498750* (traces, 2001)
Photographies : Christophe Urbain